

www.e-rara.ch

Voyage pittoresque autour du monde

Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César

A Paris, MDCCCXXXIV [1834]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6081

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-23445>

Chapitre LVII. Iles Malouines.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

à sauver ce malheureux. Pendleton n'hésita pourtant pas un seul instant à le faire. En même temps qu'on jetait une bouée de sauvetage, la baleinière était amenée, et le navire s'orientait de manière à recueillir et le naufragé et les hommes qui s'exposaient pour son salut (Pl. LXVII—2). Il y eut là, pour nous tous, une heure terrible, une heure d'angoisse, dont il est impossible de rendre compte quand on ne l'a point éprouvée. Cette embarcation hasardée, cet homme dont les cris étaient si perçans qu'ils dominaient le bruit de la tempête, ce navire ballotté sur l'eau et regardant, comme une mère inquiète, ses enfans en péril; le vent, la pluie, la grêle qui compliquaient cette scène affreuse, tout concourait à serrer le cœur, à le remplir d'épouvante et de pitié. Le ciel ne voulut pas que tant de dévouement restât inutile. L'embarcation parvint à rejoindre le pauvre matelot déjà à demi-évanoui; après quoi, à la force des avirons, elle gagna le bord. Le capitaine pleurait presque; il se jeta au cou du chef des canotiers et l'embrassa. Ensuite, comme le temps était encore lourd et dangereux, chacun reprit silencieusement son poste. Les vents étaient contraires; mais Pendleton savait fort bien ce qu'il devait attendre des courans, qui nous faisaient faire alors plus de cinq milles à l'heure vers le N. O. Grâce à eux, le jour suivant, nous prolongions la *Terre des États* malgré le vent debout. Par 55° de latitude, comme nous nous trouvions alors, c'est-à-dire par la même hauteur que la Baltique et la Norvège, nous avions des temps chauds et presque étouffans. Il est vrai que c'était l'été de ces parages. Mais, dans l'hiver même, les froids n'y sont pas aussi rigoureux qu'on pourrait le croire. A peine les frimas y sévissent-ils comme ils pourraient le faire dans les zones tempérées de la France et de l'Allemagne. Le caractère météorologique le plus saillant de cette immense pointe de terre, c'est une alternative constante de pluie et de vent, et parfois une combinaison épouvantable de l'un et de l'autre. Les tempêtes de S. O. et de N. O., les grains mêlés de trombes, les variations brusques de la brise qui saute à toutes les aires de vent du compas, semblent attester la lutte que se livrent, sur ce point, les grands courans d'air, comprimés dans l'intérieur du continent par les Andes grandioses et les gigantesques Cordillères. Le même phénomène se reproduit au cap de Bonne-Espérance, et, par une coïncidence singulière, là aussi les courans portent vers l'Atlantique, en allant de l'E. à l'O., tandis que ceux du cap Horn vont de l'O. à l'E.

Nous étions alors à la pointe N. O. de la Terre des États, emportés par l'eau qui filait comme si elle eût subi l'effet d'une marée. L'île des États a environ trente-quatre milles de longueur de l'E. à l'O., tandis que sa plus grande largeur est de neuf milles. Dans certains endroits, elle est échancrée par de vastes baies qui ont l'air d'obéir à la direction des collines intérieures, en se faisant face l'une à l'autre au N. et au S., de manière à ce que, dans certains endroits, elles ne soient séparées que par neuf cents pieds de terre. Ainsi l'île, dans sa forme très-irrégulière, projette çà et là des masses de rochers qui surplombent la mer. La Terre des États est séparée de la Terre de Feu par le détroit de Lemaire, passage dangereux pour les navires. La direction des montagnes qui la couvrent va du S. S. E. au N. N. O., sur une hauteur qui varie de six cents à deux mille pieds. Plusieurs de ces sommets présentent un aspect grandiose et imposant. Un lichen écarlate qui tapisse leurs côtés escarpés tranche sur le vert foncé des versans moins abruptes. Le sol de l'île est déchiré et coupé de fondrières, la couche supérieure étant composée seulement de débris végétaux qui nourrissent une grande profusion de mousses et de fougères. L'île a quelques lacs intérieurs. L'arbre qui domine sur les sommets de cette terre est le hêtre. On y trouve peu d'animaux. Le phoque seul, abondant sur ses grèves, y attire parfois les pêcheurs. En cela, la Terre des États ne diffère point des îles Malouines, qui nourrissent, comme elle, des phoques et des pingouins.

CHAPITRE LVII.

ILES MALOUINES.

L'Oceanic, forcé de tenir toujours le plus près contre les vents d'E., se trouva bientôt à la hauteur du groupe des Malouines, que les Anglais nomment sur leurs cartes *îles Falkland*. Nous en prîmes connaissance le 25 janvier. Les Malouines sont presque une terre française, célèbre dans le siècle dernier par une tentative malheureuse de colonisation, plus fatalement célèbre, dans le siècle actuel, par le naufrage de *l'Uranie*, que son commandant, M. Freycinet, ramenait en France après un long voyage autour du monde.

On peut attribuer la découverte des Malouines à Améric Vespuce, qui, en 1502, en parcourut la côte N., la prenant, non pour une île, mais pour une tête avancée du continent américain. Davis et Cavendish les retrouvèrent en 1692, et sur quelques cartes du temps elles figurent sous

le nom d'*Iles méridionales de Davis*. Strong vint ensuite et les nomma *Falkland*. Beauchesne Gouin à son tour constata, en 1700, que c'était un groupe composé d'une grande île que flanquent deux îlots. Richard Hawkins les décrivit aussi, assurant qu'elles étaient peuplées, fait qui ne s'est pas vérifié depuis; enfin, un navire de Saint-Malo, nommé *le Saint-Louis*, y mouilla et y fit de l'eau sans chercher à les reconnaître. Ce fut alors que Bougainville entreprit de les coloniser, trouvant que, par leur situation, elles pouvaient offrir un excellent point de relâche aux navires qui se rendraient dans les mers du Sud par le cap Horn, ou qui en reviendraient. Au commencement de 1763, aidé auprès de la cour de France par deux de ses parens, il proposa d'entreprendre sur ce point un établissement à ses propres frais; et, autorisé à le faire, il partit de Saint-Malo le 15 septembre, avec *le Sphinx* et *l'Aigle*, emmenant avec lui plusieurs familles canadiennes, composées d'hommes laborieux et intelligens. En approchant du rivage, Bougainville crut d'abord, comme avant lui Hawkins et Wood Rogers, que ces îles étaient couvertes de bois. Mais ce qu'il prenait pour des bois n'était que des touffes de joncs fort élevés. Les montagnes de l'intérieur étaient couvertes de bruyères.

A son débarquement, Bougainville ne trouva aucune trace visible d'une colonisation antérieure. Au contraire, tout annonçait que l'homme n'avait jamais fréquenté ces lieux. Les animaux y avaient conservé la familiarité des premiers jours de la création. Les oiseaux se laissaient prendre à la main. Cela ne dura pas long-temps. On s'installa du mieux que l'on put; on fit du feu avec de la tourbe, on vécut de chasse et de pêche; on construisit des cases couvertes de jonc, on bâtit des magasins et un fortin, au milieu duquel fut élevé un petit obélisque. Aujourd'hui encore, les restes de ces constructions se retrouvent assez intacts (Pl. LXVII — 3). Le 5 avril 1764, Bougainville prit possession de ce groupe au nom du roi de France, et enterra sous les fondemens des édifices une médaille commémorative de cet événement. De retour en France, il n'oublia pas les vingt-sept colons qu'il avait laissés sous les ordres d'un de ses cousins-germains, M. de Nerville. Il revint aux Malouines le 5 janvier 1765, alla dans le détroit de Magellan chercher un chargement de bois de charpente, de palissades et de jeunes plants d'arbres. A cette époque, la colonie commençait à prendre forme. Le commandant et l'ordonnateur s'étaient fait construire des maisons com-

modes et bâties en pierres: les autres habitans s'étaient contentés de maisons en gazon. On comptait trois magasins, tant pour les effets publics que pour ceux des particuliers. Le bois du détroit avait servi à faire la charpente de ces divers bâtimens, et à construire deux goëlettes pour le cabotage. En même temps qu'elle s'installait ainsi, la colonie avait cherché à utiliser les ressources locales. *L'Aigle* rapporta en France, avec un chargement d'huile, des peaux de phoques tannées. Les graines venues d'Europe avaient parfaitement réussi, et le nombre des habitans s'élevait à cent cinquante. Malheureusement la jalousie anglaise contrecarra bientôt les projets de Bougainville. Le commodore Byron vint fonder au port d'Egmont, sur ces îles, un établissement rival; et l'année suivante la frégate *le Jason* menaça l'établissement d'une descente. Ces deux démonstrations n'auraient peut-être abouti à aucun résultat fâcheux, et la colonie des Malouines eût continué à prospérer malgré l'Angleterre, si l'Espagne n'avait réclamé ce groupe de la cour de France, comme lui appartenant. L'affaire fut traitée entre les deux cabinets, et l'on céda les Malouines aux Espagnols qui n'en devaient rien faire.

Depuis cette époque, ce groupe a été une terre banale, où les pêcheurs de phoques de toutes les nations ont successivement atterri, sans y laisser de traces de leur passage. Peu de faits saillans s'y passèrent avant le naufrage de la corvette française *l'Uranie*, capitaine Freycinet.

De retour d'une longue navigation dans les mers du Sud, *l'Uranie* avait doublé le cap Horn au milieu d'une tempête, et déjà, à la hauteur des îles Malouines, elle trouvait une mer plus unie et des cieux plus serens. Ce fut dans un moment où nul danger réel n'existait, et pendant qu'elle cherchait l'entrée de la *Baie des Français*, sur les bords de laquelle Bougainville avait fondé son établissement, que la corvette se trouva soudainement arrêtée par les pointes d'une roche. C'était le 14 février 1820: la brise soufflait si bonne et si douce, que les perroquets étaient dehors. Aussi la secousse que le rocher imprima au navire causa-t-elle d'abord plus de surprise que d'effroi. On se trouvait alors vis-à-vis le cap Barra, qui forme la pointe N. de la Baie des Français. Dès qu'on eut touché, un cri général se fit entendre: « Aux pompes! aux pompes! » Tout le monde y courut. Soins inutiles! La blessure faite au flanc de la corvette était trop large pour être guérie. Il entra plus d'eau dans son sein que les pompes n'en fai-



3. Tombeau de Napoléon.



4. Cascade de Brians.



saient sortir. Douze heures se passèrent ainsi, douze heures de travaux et d'angoisses, au bout desquelles le maître monta sur le pont, pour dire qu'il fallait renoncer à une fatigue infructueuse. La cale était pleine d'eau; le navire allait sombrer. Qui le croirait! cet arrêt fatal fut reçu par l'équipage avec le sourire sur les lèvres: on y répondit, à la française, par des quolibets. Au milieu de la nuit, quand la terre était encore à plusieurs lieues, et que l'on n'avait pas même l'espoir de sauver les hommes, il fallait voir les marins s'amusant et riant entre eux, se renvoyant d'étranges plaisanteries sur la mort, sur le plaisir d'aller boire à la grande tasse, vidant, en l'honneur de l'Achéron, les dernières bouteilles qu'ils trouvaient sous la main. Personne n'avait peur à bord, pas même la femme du commandant, qui avait voulu le suivre dans son aventureuse circumnavigation.

Il était toujours nuit, et *l'Uranie* avait donné dans la vaste baie. M. Duperrey était allé en canot à la découverte de l'endroit le plus convenable pour l'échouage. Après l'avoir trouvé, il y pilota le navire qu'il fit abattre de manière à pouvoir attendre sans danger le jour suivant. La corvette se coucha sur son lit de rochers, où quelques vergues lui servirent d'étrécons. Dès que l'aube eut éclairé les objets, on put voir que l'on se trouvait vis-à-vis d'une plage sablonneuse: le regard se prolongeait sur des plaines herbeuses, tristes, monotones, presque sans fin, au milieu desquelles ruisselaient quelques cours d'eau ou dormaient quelques étangs. L'horizon était bordé par de hautes montagnes nues; pas un arbre, pas un arbrisseau ne se dressait sur ces steppes. Des nuées d'oiseaux de mer, peu habitués à de telles visites, tournoyaient autour du navire, soit par curiosité, soit par avidité. Ils plongeaient à l'envi sur les débris d'aliments que la vague emportait de la corvette. Cependant la position empirait. La marée en se retirant avait forcé *l'Uranie* à s'incliner davantage, et les lames entraient et sortaient par le sabord de la batterie. Il fallut couper les mâts et se hâter de chercher un asile à terre.

La nécessité de conserver tous les bras au maniement des pompes avait empêché de donner autant de soin qu'il l'eût fallu au sauvetage des objets utiles à l'établissement à terre. On y songea, quand le navire fut échoué: on dégagait le plus qu'on put de poudre et de biscuit. On espérait que l'île fournirait le reste de la nourriture. En effet, à peine y était-on débarqué, que les matelots tuèrent, sur les bords d'un pe-

tit étang, un phoque énorme qui s'y était retiré sans doute pour mourir de vieillesse. C'était une énorme bête du poids de deux mille livres environ, et qui pendant long-temps fournit aux équipages naufragés un aliment gras et huileux. Quand on n'avait rien autre chose à manger, on enlevait à cette grosse pièce la quantité de chair nécessaire à tout l'équipage. Dans ces contrées à température fraîche, la viande se conserve d'autant plus facilement en plein air, qu'on n'y trouve aucun des insectes qui la corrompent ailleurs.

Cependant tout s'était disposé pour le campement. A quelques pas du rivage, et derrière des dunes de sable, on dressa des tentes non loin d'un ruisseau d'eau douce. Le même ordre que celui du bord présida à cet arrangement. Le commandant eut sa tente, l'état-major la sienne, puis les maîtres, puis enfin l'équipage. Les rapports respectifs furent maintenus; la plus grande discipline fut observée: on se serait cru encore sur la corvette. Au milieu d'une terre ingrate et après avoir perdu ses provisions, le plus essentiel était de songer aux vivres. Il y avait là cent un hommes à nourrir. On alla donc, dès les premiers jours, à la chasse et à la pêche. Dans le temps de leur prise de possession, les Espagnols avaient lâché sur l'île des bœufs et des chevaux, devenus sauvages depuis. On se mit à l'affût derrière des accidens de terrain, et on parvint à en tuer un petit nombre. Les oies du rivage, les oiseaux de mer, les canards, les alouettes, servirent aussi, dans les premiers jours, à défrayer la table des naufragés. On fit tout cuire, tout rôtir, les albatros, les pétrels géants, les mouettes, les labbes, les vautours noirs, les aigles, les cormorans, qui volent par milliers autour de ces îles brumeuses. Ces oiseaux étaient si affamés, qu'ils tourbillonnaient autour des chasseurs pour leur disputer le gibier qu'ils venaient d'abattre. Ainsi les Français avaient deux proies au lieu d'une. Mais de tous ces oiseaux, celui qui leur fut d'un plus grand secours, ce fut le manchot ou pingouin. Cet oiseau-poisson, que nous avons déjà vu à l'île de Tristan-d'Acunha, est organisé de manière à pouvoir plutôt nager que voler. Au lieu d'ailes, il a deux nageoires aplaties, et son corps est couvert d'un feutre serré ressemblant plutôt à de la soie qu'à de la plume. On dirait même que ses petites rames sont couvertes d'écailles. Vivant presque toujours dans l'eau, où ils se nourrissent de poisson, les pingouins tenaient alors leurs assises passagères dans une petite île faugeuse de la rade. C'était l'époque où ces oiseaux

pondent et élèvent leurs petits. Pour n'être point inquiétés, ils se cachaient par milliers au milieu des grandes graminées. Les naufragés manquaient-ils d'autres ressources? on faisait à l'instant une descente sur l'île aux Pingouins. On y surprenait, rangés à la file dans leurs terriers, ces stupides oiseaux, qui se laissaient assommer un à un, sans presque savoir ce que cela voulait dire, opposant à peine aux coups de bâton une fuite embarrassée et des cris lamentables ressemblant à ceux d'un ânon.

Les amphibiens et les poissons de mer furent aussi d'un grand secours. Les matelots poursuivirent et tuèrent un grand nombre de phoques, mammifère qui ressemble au chien, et qui n'a pour moteur sur terre que des moignons informes sur lesquels il se traîne et rampe. Un jour, la chance fut plus belle encore; on tua une baleine. L'énorme cétacé était venu s'échouer entre deux rochers: il frappait la mer de sa queue et lançait par ses évènements des torrens d'eau en vapeur. Vingt coups de fusil tirés sur lui n'avaient pu l'entamer, quand un matelot nommé Barthe alla vers le monstre marin, en sautant d'un rocher à l'autre, grimpa, armé d'une hache, sur son dos, et lui fit une entaille énorme dans laquelle il enfonça un grapin qu'il avait d'avance amarré à terre. La baleine se débattait; mais, échouée et hors de son élément, elle ne pouvait que redoubler la terrible oscillation de sa queue et le jeu hydraulique de ses évènements. A la marée montante, elle parvint néanmoins à se dégager, rompit le filin qui la tenait fixée au rivage et prit le large; mais, quelques heures après, elle fut rejetée de nouveau mourante sur la grève. A peine les oiseaux de proie eurent-ils vu ce corps énorme, qu'ils fondirent sur lui pour le déchiqeter pièce à pièce. Leurs coups de bec firent bientôt jaillir une huile énorme qui rendit les alentours glissants et presque inabordables.

Ainsi, chacun se distribuait le travail. Pendant que les chasseurs et les pêcheurs s'aventuraient au loin, on ne restait pas oisif dans le camp. A terre comme à bord, chaque matin la cloche appelait les gens à l'ouvrage. Ceux-ci allaient enlever au navire échoué ce qui était nécessaire pour en construire un autre, ceux-là préparaient la tourbe qui servait à la cuisson des alimens. Les charpentiers et les serruriers donnaient leurs soins au pontage de la chaloupe qu'on devait, à la dernière extrémité, envoyer vers le continent américain, à la recherche de secours. Cette dernière tentative était si sérieusement projetée, qu'on avait déjà choisi les

matelots destinés à monter cette embarcation.

Dans une situation aussi critique, les savans de *l'Uranie* ne se croyaient pas plus dispensés que les autres du travail commun, et encore, dans les heures libres, continuaient-ils à étudier la zoologie de cette terre. Dans une de ces reconnaissances, le docteur Quoy poussa jusqu'au village Saint-Louis, ruines de l'établissement fondé par Bougainville. Il parcourut avec un serrement de cœur ces maisons debout encore, mais sans toiture. Il retrouva des plantes potagères qui attestaient le passage d'une colonisation. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est qu'au moment où il traversait ces lieux, une fumée abondante s'échappa du sol. Il s'approcha: il crut que quelqu'un avait abordé sur l'île à l'insu de ses nouveaux habitans. Vain espoir! c'était un feu qui brûlait depuis deux mois sur ce terrain tourbeux. La date en était écrite en anglais sur le mur.

Cependant, les jours s'écoulaient et l'hiver était proche. Encore quelques mois, et ces cent hommes allaient périr, sous les neiges, de misère et de faim. Les pingouins avaient déjà émigré; les autres oiseaux, les phoques aussi allaient les suivre. L'île ne pouvait suffire à nourrir tout ce monde dans la saison mauvaise. La perspective était affreuse, désolante, sans issue. Si aucun navire ne se montre, c'en est fait de tout l'équipage. La chaloupe s'aventurera bien à la recherche du continent; mais arrivera-t-elle? Et si elle arrive, enverra-t-elle du secours à temps? Horrible incertitude! Effrayant et triste avenir! Telle était la situation des naufragés dans la première quinzaine d'avril, quand un matin on entend une voix de matelot crier: « Navire! navire au large! Nous sommes sauvés! » On regarde; on monte sur les hauteurs: c'était en effet un navire. Le canot est mis à la mer avec quelques provisions, les meilleurs matelots et l'officier de marine Fabré. Le navire sauveur paraît, disparaît, puis reparait encore. M. Fabré l'atteint. C'est une goëlette dépendant d'un navire américain de cinq cents tonneaux, qui est en cours de pêche sur une île voisine. Le patron ne peut traiter directement, n'ayant que des pouvoirs subalternes. Mais un officier, M. Dubaud, monte à bord pour aller avec la goëlette vers le capitaine nommé Horn, de qui dépend dès-lors le salut de l'équipage français. Ce ne sera pas lui toutefois qui le sauvera. Pendant l'aller et le retour, paraît en tête de la rade un autre navire américain, qui vient aux Malouines pour se réparer d'une voie d'eau. L'officier Dubaud étant alors de retour avec le capitaine qu'il est

allé chercher, tout s'arrange pour le mieux. On indemnise le capitaine Horn, et on achète l'autre navire après l'avoir fait remettre en état par les calfats et les charpentiers de l'*Uranie*. Ainsi secouru, ce malheureux équipage peut gagner Montevideo, et de là un des ports de France.

Deux ans après ce funeste événement, un autre vaisseau français relâcha sur les îles Malouines; mais, plus heureuse que l'*Uranie*, la *Coquille*, capitaine Duperrey, n'eut qu'à se féliciter de cette station. Le 18 mars 1822, elle mouilla sur la Baie des Français, à une assez grande distance du rivage, par un temps pluvieux et à bourrasques. Débarqués les jours suivans, les officiers trouvèrent sur la plage la coque de l'*Uranie*, à demi-ensablée, des caronades, des caisses en fer, des débris de toutes sortes (Pl. LXVII—1). Non loin de là, se voyait l'emplacement que nos marins avaient occupé.

Dès les premières heures, on avait songé à la chasse, la seule distraction possible aux Malouines. MM. Lesson, Bernard, Lottin et Gabert s'aventurèrent dans l'intérieur des terres, et plus d'une fois, par un froid assez vif et sous une pluie pénétrante, ils furent obligés de se faire une tente sur le rivage avec la toile de leur canot (Pl. LXVII—4).

La relâche de la *Coquille* avait pour but quelques observations astronomiques, pour lesquelles elle vint s'abriter dans l'enfoncement de la baie, en dedans des îlots aux *Pingouins* et aux *Loups marins*, non loin des ruines de l'ancien établissement fondé par Bougainville au Port-Louis. Quand on se trouva établi sur ce point, chacun songea à ses occupations spéciales, les officiers à leurs travaux, les naturalistes à leurs observations. M. Lesson prépara, dans cette relâche, les matériaux d'un des meilleurs chapitres de son voyage.

On reconnut alors que les Malouines étaient pour le chasseur une terre de promesse. Pendant le séjour de la *Coquille*, on tua une énorme quantité d'oiseaux et de lapins auxquels on ajouta plusieurs porcs sauvages et deux taureaux. De leur côté, cherchant à constater la géologie de cette terre, MM. d'Urville et Lesson traversèrent une plaine couverte de bruyères et arrivèrent à des montagnes d'une nudité complète. Le grès blanc dont elles sont formées n'était caché qu'en de certains endroits où des mousses dessinaient quelques écharpes verdoyantes. Les fougères et les nassauvies tapissaient des versans raides et prolongés. Les crêtes de ces montagnes, hautes de trois cents toises environ, usées par le temps et par des ébranlemens

terrestres, sont couvertes de pans de grès quarteux, affectant la forme de cubes ou de tables d'un grand volume, dont les assises imitent des monumens d'architecture. Ces strates de grès et de quartz sont placées avec une symétrie telle qu'on ne peut attribuer qu'à des causes puissantes la destruction de leur parallélisme en de certains endroits. Du sommet de ces montagnes on en distinguait une seconde rangée dans la même direction, et, entre les deux, une vallée parsemée de blocs énormes qui lui donnait l'aspect d'un chaos. Quelques végétaux perçaient çà et là et s'élevaient au milieu de ces éboulemens de blocs. Les plantes des plaines et des hauteurs sont les singuliers *bolax* ou *gommiers*, le jonc à grandes fleurs, la *gunnère* de Magellan. Sur les rochers se balancent des lichens fruticuleux, qui, par leurs ramifications, ressemblent parfois à de petits arbustes. L'île est dominée dans le centre par le mont Chastellux, point culminant, d'où s'irradient une foule de petites chaînes, entre lesquelles serpentent des ruisseaux, ou dorment des baies, des lacs et des étangs. Les prairies avec leur teinte rougeâtre, un ciel assez souvent terne et décoloré, au loin des cétacés sur la mer, et plus près sur la terre des troupes de chevaux galopant en liberté, tel est l'aspect général de cette terre.

L'équipage de la *Coquille*, comme celui de l'*Uranie*, se livra à la chasse aux pingouins, ces oiseaux dont le bénédictin Pernetti a dit : « A les regarder de cent pas, on les prendrait pour des enfans de chœur en camail. » Ces pauvres animaux, qui n'avaient à craindre autrefois que la voracité du chien antarctique, sont aujourd'hui mis en coupes réglées par les équipages européens qui relâchent aux Malouines. On chassa aussi les phoques, qui sont beaucoup moins abondans sur ces côtes depuis que les Anglais et les Américains y ont dirigé tant d'armemens. Autrefois, les navires partis de Liverpool ou de New-York pour cette curieuse pêche n'avaient pas besoin de pousser au-delà des Malouines pour faire une récolte productive. Sur cette même terre où l'on en voit si peu aujourd'hui, campaient des Européens occupés à faire bouillir la graisse de ces amphibies pour en emplir leurs barils. Aujourd'hui il faut pousser plus loin, atteindre la hauteur de la Terre des Etats et même de la Nouvelle-Shetland.

Le climat des Malouines est variable et inconstant. Les froids y sont modérés, mais les ouragans y règnent en toute saison. Il est rare que l'on y ait une journée complètement sereine.

Cependant l'atmosphère, au rapport de ceux qui les ont habités, n'est pas insalubre. Bougainville, Freycinet et Duperrey n'eurent pas à s'en plaindre. Le sol de l'île proprement dit est une argile rouge, ocreuse, feuilletée, supportant deux espèces de tourbe. La terre végétale n'existe réellement nulle part. Aussi ne voit-on pousser sur le sol que des prairies qui semblent avoir été tondues au ciseau, sans qu'un végétal s'élève au-dessus du végétal voisin. Comme pour se dérober aux atteintes de la tempête, les fleurs se cachent et se dérobent sous les feuilles. A part le grand graminé ou fétuque en éventail, qui couvre l'île aux Pingouins, le reste ne consiste qu'en un lacis d'herbes inextricable et serré, à petits rameaux, à feuilles plus petites encore. Les terres incultes semblent être la propriété des animaux, dont les espèces s'y sont accrues en paix pendant des siècles. Les plages schisteuses des Malouines fourmillent d'oiseaux qui y digèrent dans la plus parfaite immobilité. Des tribus de palmipèdes nagent en tous sens sur la surface des baies; des huîtres tournent autour des mollusques pour épier le moment où ils entr'ouvrent leurs coquilles; ailleurs des mouettes promènent dans l'air leurs nuées mouvantes. Tout est animé, tout indique la présence ou le passage d'une création entière d'oiseaux dont la fiente tapisse par couches les parois des rochers. Les quadrupèdes des Malouines sont tous d'importation récente; on y voit les bœufs, les chevaux, les cochons, les lapins, qu'y naturalisèrent les Espagnols. Les seuls mammifères indigènes sont les phoques et surtout le loup antarctique, carnassier destructeur, sans cesse à l'affût de sa proie. Des poissons d'une grande taille et d'une excellente qualité abondent aux Malouines. En revanche, on y trouve peu d'insectes, tandis que les coquillages y foisonnent. Jusqu'à ce jour, nulle bête venimeuse ne s'est offerte aux regards de l'explorateur.

CHAPITRE LVIII.

SAINTE-HÉLÈNE. — ASCENSION.

L'Océanic pourtant n'avait fait que raser ces côtes : les vents ayant adonné jusqu'au S. S. E. et au S., il gagnait rapidement vers l'O. le cap tourné vers l'île Sainte-Hélène, où Pendleton devait relâcher à cause de moi. Cet acte de complaisance était le résultat d'un entretien que nous avions eu à la hauteur du cap Horn, quand, fatigué de cette navigation interminable, je me plaignais de n'entrevoir encore que dans le lointain mon arrivée sur le sol de la patrie. « Qu'à

cela ne tienne, me dit le brave marin; je vous éviterai de faire échelle à New-York. *L'Océanic* poussera une pointe jusqu'à Sainte-Hélène; c'est l'affaire de huit jours de retard; et là, si vous ne trouvez pas un français de relâche, vous aurez au moins un navire anglais pour vous débarquer dans un port de la Manche. Ainsi, ajouta-t-il, mon cher passager, vous reverrez votre patrie plus tôt que vous ne l'espérez. » Je ne sus pas répondre à l'excellent homme autrement qu'en lui serrant la main.

J'allais donc revoir la France, et avant elle Sainte-Hélène, île aux grands souvenirs. Ce fut le 20 février que nous aperçûmes cette terre si obscure autrefois et devenue si célèbre dans ce siècle. On la découvrit à dix lieues de distance, et, à mesure que le navire s'en approchait, on pouvait distinguer la forme âpre et rude de sa charpente. On eût dit un château sombre et noir, sortant de l'eau comme d'un lit, droit, à pic, nu, dépourvu même de ces blanches grèves qui rompent d'ordinaire l'uniforme aspect des côtes. Quand on accoste surtout la partie orientale de l'île, c'est un mur de rochers qui se présente, c'est une falaise de deux mille pieds de haut, dentelée, affectant des formes gigantesques et bizarres, laissant pendre sur la mer des blocs énormes, qui se dessinent en relief comme autant d'excroissances de la montagne. Toute cette roche anfractueuse recèle dans ses hauteurs des milliers d'oiseaux, tandis que sa base plonge dans les vagues de la mer, qui y pénètrent avec furie, et en ressortent blanches et floconneuses, comme sur une longue ligne de récifs. Cet ensemble est triste, désolant : il serre le cœur. On se prend à douter que l'homme ait cherché à s'approprier une terre sur laquelle les éléments sont encore en lutte et que l'Océan semble battre comme s'il voulait la déraciner un jour; une terre éloignée de tout continent, seule sur cette étendue d'eau, morne, sauvage, sans verdure. On ne comprend cette colonisation que lorsqu'on se trouve à une petite distance. Des redoutes armées sur le sommet de chaque mont, des forteresses bâties à mains d'hommes sur cette grande forteresse de la nature, indiquent qu'on n'a entendu faire de Sainte-Hélène qu'une station militaire, qu'une échelle navale sur l'Atlantique, qu'un point intermédiaire entre la Grande-Bretagne et le Cap; un autre Gibraltar, aussi fort, aussi inexpugnable que celui qui commande les bouches de la Méditerranée.

Vers l'après-midi, nous étions à trois milles environ de la pointe du Pain-de-Sucre, et a